

TRAVAUX DU MOIS.

OCTOBRE. — Continuer à labourer. Veiller à ce que les fossés ne se comblent pas. On cure les canaux, et les rigoles, et on met le pré en état de profiter avantageusement des premières pluies d'automne.

On arrache les navets, les carottes, les betteraves, et les patates, quand ces dernières n'ont pas été recueillies en septembre. On les emmagasine, et on s'occupe de leur conservation pendant l'hiver. On achève la récolte des fruits, et on met sur la paille ceux que l'on garde; les préserver de l'humidité.

On cure les étables, on les nettoie, et on s'occupe des dispositions que nécessite l'approche de l'hiver.

RECOLTES DES CAROTTES.

La récolte de cette plante précieuse est une de celles qu'on doit retarder autant que les gelées le permettent. On y gagne en quantité, en attendant aussi longtemps que possible à la faire. La fin d'octobre, cependant, est ordinairement l'époque où l'on doit arracher les carottes.

Cette opération se fait au moyen d'une bêche. Dans les endroits où les carottes ne pivotent point, c'est-à-dire, dans les terres légères, un homme passe d'un côté du sillon avec une ferrée, et soulève la plante. De l'autre côté, passe un autre homme, ou un enfant, qui arrache la carotte, et secoue la terre y adhérente.

Dans les terres fortes, on peut, avant de commencer l'opération, passer la charrue du côté droit du sillon. On continue ensuite à travailler comme dans les terrains où les carottes ne pivotent point.

Les carottes étant arrachées, on les laisse quelque temps sur le champ, pour permettre à la terre qui les entourent, de sécher. On coupe ensuite les tiges, qu'on ne devrait jamais manquer de recueillir; car elles sont une bonne nourriture pour les vaches; on ne doit leur donner pourtant qu'une petite quantité à la fois.

EMMAGASINAGE DE LA CAROTTE.

Non seulement il faut s'efforcer d'arracher les plantes dans un temps sec; mais encore, il faut tenir à ne les emmagasiner que lorsqu'elles mêmes sont entièrement sèches. Et ceci s'applique aux carottes comme à toute autre espèce de plantes. Il faut de plus les met-

tre dans les endroits où elles seront à l'abri de l'humidité. Les précautions à prendre contre le froid sont moindres pour les carottes que pour les patates. On doit même les emmagasiner dans des endroits froids. Il n'y a pas à craindre de les exposer à la gelée, pourvu qu'elles ne soient pas exposées à dégeler, et à geler de nouveau.

Nous dirons dans un prochain numéro quel parti on peut en tirer comme nourriture des animaux.

DES DIVERS SYSTEMES AGRICOLES.

Chaque pays doit, suivant la nature de son climat et de son sol, avoir son système de culture. Et ces systèmes, subissent encore des modifications selon la condition sociale d'un peuple, son degré de richesse. C'est un malheur préjudiciable à l'avancement de l'agriculture, et par conséquent, à la prospérité d'une nation, que de vouloir implanter sans restriction, dans un pays, tel ou tel système d'agriculture, qu'un autre pays, situé différemment, avec un climat et un sol différents, met en pratique avec profit; ou encore, de vouloir obtenir tout d'un coup, ces admirables perfectionnements que l'agriculture, peut, et doit ambitionner. Nous avons déjà démontré que ce serait contraire à la véritable économie; que ce serait s'exposer à de grands désastres.

Sans doute, il y a de quoi satisfaire et la vue et l'intelligence, dans une ferme cultivée avec art; mais, tous les cultivateurs peuvent ils faire les déboursés qu'exige une telle culture? Certainement non! La plus grande partie ne peut songer qu'à se rapprocher le plus possible de cette perfection, sans pouvoir jamais l'atteindre; si ce n'est avec les années, et en procédant par degré.

En Canada, plus qu'en aucun autre pays, il nous faut tenir compte de la plus ou moins grande richesse des cultivateurs. Généralement, on ne peut pour le moment, leur conseiller de faire de grands déboursés, et d'entreprendre des travaux considérables d'améliorations. La raison en est, que la plus grande partie d'entre eux, s'ils faisaient de telles entreprises, recueilleraient la ruine au lieu de la prospérité. Le cultivateur ne doit entreprendre que suivant ses moyens. Aux grands capitalistes qui cultivent par goût, pour se délasser, et par amour du luxe, de faire les expériences coûteuses; aux voisins

d'examiner ces expériences, de les étudier; et de chercher ensuite, à en tirer profit, en autant que leurs moyens le leur permettent, si les résultats obtenus sont satisfaisants.

Nous sommes loin de répudier les améliorations agricoles. Nous les recommandons beaucoup; et le *Journal d'Agriculture* est publié dans le but de les encourager; mais nous les voulons successives, en temps opportun, et non ruineuses. Nous ne voulons pas d'engouement, en un mot: l'engouement est l'écueil où font toujours naufrage, les meilleurs projets, les plus belles entreprises!

Outre les moyens de nos cultivateurs, il nous faut encore, avant de nous arrêter à aucun système agricole, considérer notre condition économique, quels sont nos marchés, notre climat, la conformation du sol. Et, après avoir considéré toutes ces choses, on en vient à la conclusion, que le Canada doit avoir son système d'agriculture, à lui propre.

On ne peut ici mettre généralement en pratique la culture maraîchère, qui consiste à ne travailler qu'un petit champ, mais à le cultiver sans épargne, avec tous les soins recommandés par la science agricole. Cette culture a surtout pour objet les légumes. En Angleterre, en France, on peut s'y adonner avec plus de chances de profit, qu'en Canada, parce que la main d'œuvre y est à très bon marché, et qu'il s'y trouve autant de consommateurs qu'il en faut.

Or, sous ces deux rapports, le Canada se trouve dans une position tout-à-fait différente. La main d'œuvre est ici trop chère, et les consommateurs sont en trop petit nombre, pour nous donner lieu de croire qu'un tel système adopté, en totalité, nous serait avantageux. Mais, en le modifiant, en tenant compte du climat, de la différence des débouchés, du besoin des consommateurs, en l'appropriant au Canada, en un mot, on peut en tirer d'utiles profits.

Il faut donc ne pas trop s'occuper des systèmes d'agriculture, étrangers à notre pays; il ne faut les étudier que pour en retirer des enseignements applicables à nos terres, dans les circonstances où nous nous trouvons. Cherchons toujours à créer un genre d'agriculture qui nous soit particulier, parce que nous sommes dans une condition qui nous est propre.

Que nos lecteurs ne concluent pas des réflexions qui précèdent que nous som-